ne sont guère connus du public que par les rares sottises qui leur ont échappé. Ainsi Pascal, pour avoir dit que *les fleuves sont des chemins qui marchent et qui mènent où on veut aller*. Voici que feu Octave Feuillet, qui ne fut pas un grand homme, a le même sort. Il n'est plus guère connu que pour avoir, dans *la Morte*, 1880, signalé qu'il y a des jeunes filles qui tiennent entre elles *des propos à faire rougir un singe*. « L'expression, nous dit M. G. Cheneau, dans *l'Intermédiaire*, neuve alors, a depuis fait fortune et s'emploie assez communément. » Or le propos se trouve déjà, sous une forme peu différente, mais moins incohérente, dans *Henriette Maréchal*, des Goncourt : « Il y a des gens qui y disent *des choses qui corrompraient un singe...* » *Corrompraient*, au conditionnel, s'ils pouvaient comprendre. Soit. Mais faire rougir un singe? L'image, étant fautive, a naturellement séduit le public. C'est Jules de Goncourt qui avait baptisé Feuillet le *Musset des familles*.

R. DE BURY.

LES THÉÂTRES

THÉÂTRE DES ARÈNES DE BÉZIERS : *La Fille du Soleil*, tragédie lyrique en trois actes, poème de M. Maurice Magre, musique de M. André Gailhard (29 et 31 août). — THÉÂTRE DE LA NATURE DE CABOURG. *La victoire d'Aphrodite*, pièce en trois actes, en vers, du comte Albert du Bois (22 août). — Memento.

Tout arrive! Il y a dix ans, deux jeunes écrivains publiaient dans *la Dépêche de Toulouse*, à propos du *Prométhée* de Jean Lorrain et Ferdinand Herold, qu'on devait jouer aux Arènes de Béziers, une lettre qui souleva de vives polémiques. Des personnages politiques intervinrent. M. Castelbon de Beauxhostes, qui n'admet aucune critique, se fâcha tout rouge. Jean Lorrain décocha quelques traits malicieux, M^{lle} Cora Laparcerie, qui fut à Béziers une tragédienne inoubliable et la plus belle en plein air, fut mêlée à la dispute, par des tiers et de façon odieuse. Les jeunes gens qui déchaînèrent ce tumulte avaient surtout pour but de faire jouer un drame, *Liberté*, que M. Maurice Magre n'avait pas encore achevé d'ailleurs. Malheureusement la lettre était signée Maurice Magre et Ernest Gaubert et je dois avouer que l'effet en fut désastreux. Maurice Magre a mis dix ans à se faire oublier de M. Castelbon de Beauxhostes, qui est d'ailleurs un fort galant homme et à qui l'on doit beaucoup. Quant à moi, n'ayant jamais songé à écrire pour les Arènes de Béziers, ayant vu *Prométhée* et *la Fille du Soleil*, maintenant que le temps et la mort ont passé sur bien des choses, n'ayant rien sollicité, n'ayant rien à regretter, et puisque, après tout, M. Castelbon de Beauxhostes a suivi notre conseil d'alors, de jouer les *jeunes*, je ne puis que lui conseiller de reprendre *Prométhée*, l'an prochain, tout en le félicitant d'avoir joué M. Magre.

La pièce de M. Maurice Magre mérite qu'on s'y arrête. Elle est représentative en effet de la manière et des tendances de cet auteur. Elle est synthétique ausside l'art de tout un groupe de jeunes dramaturges : MM. Arnyvelde, René Fauchois, Népoty, Frogé, René Fraudet et quelques autres, qui sont des néo-romantiques sociaux, prophétiques, dévots de la déesse Raison, éloquents et sonores. L'un d'eux, M. René Fauchois, par un travail méthodique, semble prendre à tâche de se rapprocher peu à peu d'une formule plus, classique.

M. Maurice Magre, au contraire, oblique de plus en plus, vers une sorte de théâtre mâtiné de Michelet, de Jaurès, de Victorien Sardou, de Crébillon et de Catulle Mendès.

Dès qu'il ne parle plus d'amour — (dans ce cas il peut compter parmi les premiers lyriques de notre poésie) — dès qu'il ne parle plus d'amour, M. Maurice Magre tombe dans le pathos des réunions publiques, la philosophie de comédienne, les théories scientifiques des instituteurs, la sociologie de la demi-mondaine et le républicanisme de coiffeur. Il tombe même dans la phrase incorrecte et le vers plat.

Puis, au milieu de ce bric-à-brac, de ce cahos, de ce fouillis, éclatent des strophes pures, limpides, nouvelles, qui disent de façon originale une nuance éternelle du regret ou du désir. Au milieu de ce clinquant, un vers se dresse, tout à coup clair, harmonieux et nu comme une statuette de Clodion dans un bazar à neuf sous. Cela est spontané, durable, beau et blanc comme un marbre, et, tout autour, il y a de l'ombre. M. Magre peut être un grand poète. Il a des dons précieux. Il a des admirateurs enthousiastes. Pourquoi manifeste-t-il tant de mépris pour tout ce qui est *discipline, tradition, étude* ?

Si l'on fréquente les théâtres en plein air chez les Esquimaux, **la Fille du Soleil** sera fêtée par ce peuple raisonnable qui se débarrasse des vieillards, en les précipitant dans la mer. *La Fille du Soleil* pouvait s'intituler *Place aux Jeunes !* Ce titre en résume la conclusion, l'intrigue et l'idéal. *Ils sont jeunes. C'est assez pour être grands*, écrit M. Magre.

Nous sommes en Sicile, dans une ville antique de l'époque homérique, au pied du mont Eryx. Le décor, très riche, très beau, figure à droite le péristyle d'un palais, au centre, la porte d'une enceinte fortifiée, des montagnes, des jardins, une fontaine ; à gauche, un temple d'Aphrodite avec la statue de la déesse. Parmi ce cadre de toile peinte et de planches évoluent quelques centaines de figurants, des danseuses, des joueurs de flûtes. Le côté *opéra* et parfois *music-hall* de ce spectacle est irréprochable. Le soleil, un ciel pur planant sur ces floraisons de voiles, de couleurs vives, de bras nus, font des représentations de Béziers un spectacle unique. Environ quinze mille spectateurs sont là, attentifs. Le cirque est plein. Hélas ! souvent la pièce est vide.

Les personnages de M. Magre ne présentent pas une psychologie compliquée. Ils viennent directement du mélo. Ils ont l'unité de caractère des *pupazzi*. Voici la reine Hélia, — pour justifier son nom de fille du Soleil, — elle est chaude, très chaude malgré son âge qui penche vers le crépuscule. Elle est sadique, orgueilleuse, mauvaise mère, amante jalouse et forcenée, non seulement elle trompe son mari, mais elle le raille. Elle mêle agréablement Messaline à Isabeau de Bavière. Elle a fait tirer sur le peuple (à coups de flèches!) comme M. Clemenceau. Tout à fait une reine de feuilleton et d'Ambigu. Le roi Elpenor est gâteux, vieux et artiste. Il mêle Claudius à Louis de Bavière. Il laisse le pouvoir à sa femme, il est incapable, il a commis des crimes, — autrefois — dont le souvenir le tourmente. Il a des visions. Voilà le couple. Selon la formule hugolienne de l'antithèse, il a produit une fille jolie, bonne, vertueuse, dévouée, aimante, fidèle au devoir, qui aime le peuple et ses parents. Elle va même au peuple. Elle y va si bien qu'elle rencontre le berger Euristès, lequel la trouve à son goût et le lui dit. Elle l'entend et s'en réjouit. Les princesses qui courent les routes et les rues pour faire la charité, en font souvent plus qu'elles n'avaient prévu. Le berger Euristès, lui, c'est *l'ouvrier* qui a appris; il est intellectuel, révolutionnaire et arriviste. Beau garçon, aimé des femmes, il a fait sans le savoir la conquête de la mère et de la fille. Il a un père qui a lu *les Clavicules de Solomon et le Petit Albert* et en qui le rhabilleur se pimente d'une pointe de sorcellerie. Enfin nous avons Alkinoos, le Pataud de l'époque, le chef de l'opposition dont les complots font long feu.

Or Artona a donné rendez-vous à Eurystès pour le bon motif et Hélia au père d'Eurystès pour connaître un moyen de réparer des ans l'irréparable outrage. Le vieux rebouteur conseille à la reine de se baigner dans le sang de sa fille et s'en va. Eurystès se trouve sur le passage d'Hélia, et par un quipropro de vaudeville, la courtisane couronnée apprend qu'elle est vieille et laide. Fureur, cris; comme par hasard, la jeune Lycia, une chanteuse, se trouve là, la reine l'injurie et la fait conduire en prison. Parce que cette jeune fille est trop belle. Arrestation arbitraire, jalousie, condamnation à mort!... Ah! les souverains de M. Magre ne sont pas flattés. Je ne connais qu'une pièce (la *Maria de Padilla*, d'Ancelet), où l'on voit un geste de Pierre le Cruel aussi peu expliqué et aussi inutile.

A l'acte II, on mène Lycia au supplice.

On conduit à la mort
L'enfant de la vallée
Dont la taille ressemble à la tige des fleurs,
Dont l'épaule est pareille au contour des allées.

.

Je n'ai rien connu de la vie.
 Ni ses bonheurs, ni ses regrets,
 Je suis venue, je suis partie,
 Plantez sur mon tombeau les roses des forêts.

(C'est la réplique des funérailles de l'éphèbe dans *les Phéniciennes* de M. Rivollet :

N'effeuillez pas sur l'urne close
 La fleur d'Aphrodite, la rose :
 Cet enfant n'a connu l'amour ;
 N'effeuillez pas non plus, sur elle,
 La fleur des vieillards, l'immortelle :
 Cet enfant n'a vécu qu'un jour.)

Puis on célèbre les fêtes d'Aphrodite. Il n'était guère d'usage, aux temps antiques, de réunir ainsi les solennités et les supplices. L'opinion publique, qui a toujours régi les rois et partout, eût ici obligé la reine à faire grâce à la condamnée, la veille des Aphrodisies. On danse, chante, on fait enlacer *la vigne nouvelle au palmier*, ce qui est une hérésie viticole. Nous avons revu les courtisanes sacrées et la danse des poignards d'*Aphrodite*. Après la farandole (??) du ballet, voici Eurystès qui revient. Au premier acte, il avait voulu tuer le roi qui l'avait désarmé d'un mot de pitié, maintenant il veut tuer la reine et ameute le peuple. Hélia appelle les gardes, la foule se précipite. Artona détourne le poignard d'Euristès du sein maternel. La force armée reprend le dessus. Artona sauve Euristès à son tour et la reine lui pardonne parce qu'elle le trouve beau et lui propose le trône en échange du lit. Le berger hésite. Hélia se doute alors qu'il connaît sa fille. Elle appelle Artona et, par le même procédé dont use Harpagon à l'égard de son fils, apprend que les deux jeunes gens s'adorent. Nouvelle fureur de la vieille passionnée qui se dispute avec sa fille. Elpenor survient, renvoie Artona au palais et échange quelques injures avec sa femme, laquelle le traite de vieux et lui rappelle ses crimes. Resté seul, le roi s'affole, et crie ses angoisses et se débat contre les spectres de ses anciennes victimes !

Après un duo d'amour entre Euristès et Artona (que cette fille est mal gardée !) et une entrée et sortie du vieux roi, le vieux roi revient et dit au berger : « Tu veux ma fille, la voilà ! »

Ame des jeunes gens, la sagesse est en toi...
 Avant que ma puissance à jamais disparaisse
 Je vous unis tous deux, moi le père et le roi.
 Va revêtir le voile blanc, ma fille, et toi
 Va trouver le berger ton père, dans la ville,

(Au premier acte, pourtant, ce berger est reparti pour la montagne),
 Pour que les deux vieillards joignent leurs mains débiles

En vous voyant près d'eux marcher, ô jeunes gens...

A ce moment le peuple révolté envahit la scène. (Encore!) Hélia veut recourir à l'armée, cependant Elpenor, j'allais dire Louis XVI, voyant que

Partout des bas quartiers, le peuple, en foule, sort,

abdique en faveur du berger, fait un discours socialiste, donne tous ses biens aux mendiants (*sic*), la pourpre et les objets sculptés. La foule acclame cette déchéance volontaire; c'est alors que, se souvenant de ce que lui a dit le berger, Hélia escamote l'épée du roi — comme Ruy Blas à Don Salluste — rentre dans le palais, tue sa fille, et, haletante, ruisselante du sang d'Artona, apparaît à la foule. — Suis-je pas rajeunie et belle? — Ce geste à la Phrynène réussissant pas, elle se tue. Ce voyant, Elpenor demande au soleil de se voiler et s'enfuit dans la montagne. Malgré son chagrin, Euristès, dans un élan à la Jaurès, veut que le soleil soit salué par les buccins, et qu'on chante pour les moissons futures de la future humanité... Et la tragédie finit en musique.

On a vu, par cette analyse détaillée, tout ce que cette pièce présente de déjà vu, de déjà entendu, de pathétique et de puénil, de naïf et de fort. Elle descend de Shakespeare à d'Ennery. Elle a les inventions, la psychologie, la couleur d'une pièce de Sardou. Elle est loin d'en avoir la composition, la logique et la force dramatique... Vraiment ce n'était guère la peine de railler si souvent Scribe et Sardou, alors que les meilleurs des jeunes poètes ne parviennent pas à bâtir un scénario vraisemblable. Je ne parle pas de la syntaxe...

Cette pièce a beaucoup plu au public. Elle a obtenu un très vif succès, c'est incontestable, mais que M. Magre ne s'y trompe pas, cette *Fille du Soleil* ne vaut pas sa *Velléda* et lorsqu'on est l'admirable et profond poète du *Poème de la Jeunesse*, on peut accepter la vérité... Pour la première fois dans un ouvrage de Magre, des réminiscences flagrantes se mêlent aux meilleurs couplets... Si tout le monde a noté les souvenirs de Leconte de Lisle, dans l'acte des fêtes et le

Plus de joueurs de luth épars sur des portiques,

qui est trop près d'Ephraïm Mikhaël,

Les joueurs de syrinx épars dans le printemps,

sans compter le

J'aurai mes cheveux blancs pour unique couronne,

M. Magre serait étonné des alexandrins trop près d'Hugo que je lui pourrais citer. Disons aussi que les chansons de Lycia au premier

acte et les vers que dit Euristès, au troisième, sont purement admirables. Que de délicieuses trouvailles, que de beautés de détail !

Ouvrez les portes

Des cages où chantaient mes oiseaux favoris :
 Que j'entende mon âme libre dans leurs cris...
 Je dois défendre encore ma race à son déclin...
 Je porte jusqu'au bout le flambeau, même éteint...
 Je pense aux pas sonnants sur les hauts pics gelés...

Pourquoi M. Maurice Magre gâte-t-il à plaisir des dons précieux ? Il lui eût fallu peu de temps pour faire du scénario, de l'ébauche intéressante de *la Fille du Soleil*, une œuvre vraie. Il ne l'a pas voulu.

La musique de M. André Gailhard est colorée, alerte, puissante. On m'assure qu'elle est très belle, mais je suis peu compétent en la matière.

M^{lle} Roch, MM. Dorival, Joubé, Duparc, Valbel ont été excellents. M^{lle} Gilda Darthy jouait Artona. Cette très belle jeune femme affrontait pour la première fois la scène française la plus vaste. On n'attendait pas sans malice ce début. Il fut triomphal. Sa voix chaude, profonde, porta aux plus hauts gradins. Elle mérita par le double épanouissement de son talent et sa beauté l'ovation du public. M. Noté, M^{les} Spennert et Laute-Brun chantent à merveille. M^{lle} Popinet danse avec grâce, mais il eût fallu Régina Badet pour ce ballet. Avant ce spectacle, M^{lle} Barjac, de l'Odéon, avait déclamé une *Ode de Béziers*, du D^r Vabre.

Aime comme tu dois, et bénis ton Mécène !
 Sois, ô Béziers, reconnaissante à Castelbon,
 De pouvoir, tous les ans, contempler cette scène
 Digne du pinceau de Jambon !

A Cabourg, on a applaudi trois actes en vers, du comte Albert du Bois, la **Victoire d'Aphrodite**.

L'action se situe à Bethléem et le prophète Ezéchiel y dit des vers éclatants. La pièce s'affirme très dramatique, violente et souvent belle. M^{lle} Roch, dans un personnage de veuve coupable et passionnée, y parut admirable.

MEMENTO. — Théâtre de Béziers (30 août). *Le Fanfaron*, deux actes adaptés du *Miles gloriosus* de Plaute, par Henri Perrin. Tentative intéressante qui a plu et qui est mieux qu'une tentative.

ERNEST GAUBERT.

CHRONIQUE DU MIDI

Paul Roman : *Lei Mount-joio*, vocabulaire des proverbes et des locutions proverbiales de la langue provençale ; Avignou, Aubanel frères. — Le Tombeau d'Em-